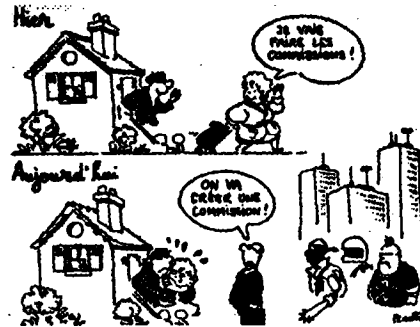


Introduction : mobilités

Les questions qui furent posées pour préparer ces quatrièmes Rencontres Franco-Suisses jouaient sur plusieurs registres : celui des phénomènes de mobilité qui apparaissent ou disparaissent selon le choix des échelles de travail, celui de l'incidence des classifications adoptées, celui de la pertinence des espaces géographiques choisis et celui de la fiabilité des sources. Cet ensemble de problèmes pourrait se regrouper autour de trois questions : comment repérer les mobilités ? comment leur attribuer une signification sociale ? comment utiliser les documents qui nous les donnent à voir ? Aucune limitation temporelle ou spatiale n'avait été donnée et les communications couvrent autant les périodes anciennes que l'époque contemporaine et s'appuient sur des régions contrastées. Si cet éclatement peut déconcerter le lecteur habitué à approfondir un terrain, une période de l'histoire, un aspect de la mobilité, il a les vertus de l'histoire comparée qui permet, grâce au contraste des situations, de rendre problématiques des ensembles de faits qui semblent aller de soi pour qui est habitué à un terrain. En outre, la réunion dans le même colloque des trois types de mobilités permet de lier les mobilités professionnelles ou géographiques plus étroites à une réflexion plus vaste sur la mobilité sociale.

La première étape du travail, qui vise à repérer les mobilités, pose d'emblée le problème du choix de l'échelle. Longtemps, les historiens ont privilégié l'approche statistique. Aujourd'hui, ils se penchent sur les manières dont la confection des tableaux informe les résultats. Le constat est triple. D'une part, les façons dont les groupes sont choisis et découpés influencent les perceptions que nous avons des diverses mobilités. De fait, le constat n'est pas le même selon que les individus sont regroupés en fonction de la place qu'ils occupent dans le procès de production, selon le secteur d'emploi dans lequel ils s'inscrivent, ou selon le métier qu'ils exercent pour ne citer que quelques unes des grandes typologies. D'autre part, une fois les espaces géographiques et sociaux délimités, la mise en œuvre des données, c'est-à-dire les procédures d'agrégation, le choix des indices et des paramètres ont une incidence sur les flux repérés. Enfin, le calcul en lui-même, les traitements statistiques, malgré l'illusion de scientificité que donne le chiffre, procèdent de logiques cognitives qui sont aussi des choix volontaires ou involontaires¹. Avant même les effets nés des calculs, l'historien est conduit à réduire ses informations et ses informateurs à des unités comptables, homogènes. Cette opération qui revient à travailler sur une col-



Le Monde, 4 mars 1992
avec l'aimable autorisation du Monde
et de Plantu que nous remercions vivement.

lection d'individus isolés gomme alors les configurations sociales² dans lesquelles ils sont insérés.

Conscients de cette atomisation du social, les chercheurs ont depuis les années 1970 placé la famille au centre de la recherche, constatant que dans la prise en compte des liens sociaux, la famille apparaît comme l'élément qui enchâsse les mobilités individuelles. Cette approche, fondée sur l'analyse du cycle familial et des trajectoires de vie, a permis de lier des domaines de recherche jusqu'alors séparés puisque la mobilité géographique, la mobilité professionnelle ou l'accès au statut social à travers l'utilisation d'institutions sont tous un aspect de la trajectoire de vie³. D'autre part, l'attention mise sur le cycle familial a permis de différencier les mesures en permettant d'interroger et de comparer divers temps de la mobilité (entre les générations comme à l'intérieur de chacune d'elle) et de poser des questions sur la variabilité de ces cycles selon les contextes historiques et les sociétés. Cette approche historique des phénomènes et l'attention mise sur les liens sociaux a montré l'existence de différents cycles familiaux-type selon les contextes comme elle a montré que les individus évoluent dans des structures et des cultures diverses qui ont chacune des effets sur la mobilité.

Avec la diversité des points d'observations, la prise en compte des rythmes divers qui partagent les relations entre les individus et les familles, l'analyse des stratégies individuelles et collectives a pris un rôle central dans l'étude des manières d'accéder au statut social. De fait, ces stratégies sont complexes puisque les décisions que les familles prennent varient selon les caractéristiques sociales et les rôles de chacun de ses membres et qu'en outre les transformations des conditions environnantes compliquent ces choix. Ces nouvelles manières d'aborder le changement ont permis aux historiens de retrouver des mobilités plus fines qui, à plus grande échelle, seraient demeurées invisibles.

Toutefois, ces questions, suscitées par les approches les plus naturelles aux historiens, laissent entendre que toute mobilité se traduit par un mouvement observable (un changement de ville ou un changement de profession par exemple). Le grand apport de Norbert Elias est d'avoir montré qu'il existe aussi des mobilités qui ne se donnent pas à voir dans un mouvement. Autrement dit, que l'on peut concevoir des identités stables dans un monde social mouvant. Partant, les mobilités ne s'inscrivent pas automatiquement dans une polarisation qui attribue une valeur inégale aux différents points entre lesquels elle s'inscrit et ne sont pas obligatoirement affectées d'un signe positif ou négatif. De là, la nécessité de repérer, à côté des mobilités à finalité ascendante et à effet parfois descendant, des déplacements géographiques comme des changements de métier ou d'entreprise qui n'ont pas de valeur d'ascension ou de recul social.

Cet ensemble de problèmes que pose le repérage des mobilités conduit à un second faisceau de questions qui interroge alors le sens à donner à ces mobilités. Comment donner valeur positive ou négative au changement, comment porter un diagnostic d'ascension sociale ou de déclassement ? De fait, les mobilités observées ne prennent sens que confrontées à des

échelles de valeur, à des hiérarchies vécues de la distinction⁴. Mais, de la même manière que selon les découpages choisis, des mobilités différentes seront mises en évidence, la construction et le choix des échelles de distinction connotent de manières diverses les déplacements observés : positif, négatif ou neutre (une échelle de la mobilité mesurée selon le salaire crée des groupes différents d'une échelle qui se fonde sur la réussite scolaire ou d'une autre qui distingue les travailleurs manuels des cols blancs, etc.).

A partir de ce constat, deux séries de problèmes se posent qui concernent au premier niveau le choix des échelles de valeur et, plus fondamentalement leur histoire. Quelle échelle de valeur choisir ? Est-il licite d'utiliser des grilles contemporaines quand on s'interroge sur des populations anciennes ? Et, ce faisant, que saisit-t-on ? Comment retrouver les hiérarchies de la distinction propres aux contemporains étudiés ? Ces questions laissent entendre qu'il existerait pour chaque époque une échelle unanimement partagée. Les nouvelles approches ont permis de montrer, tout au contraire, que la société est traversée de multiples échelles de distinction tantôt concurrentes et parfois juxtaposées. Puisque une pluralité d'échelles existe, il importe de les repérer et de voir dans quelle mesure elles recourent les principaux clivages sociaux selon villes et campagnes, selon les sexes, selon les générations, les races ou si, au contraire, elles traversent les familles, passent à l'intérieur d'un même métier, d'une même entreprise. Que signifie la grande diversité des catégories à l'intérieur d'un même métier, d'une même entreprise, qui a frappé tous les chercheurs ? Signale-t-elle un émiettement des catégories, une plus grande finesse des hiérarchies ou, au contraire, est-elle signe de dynamiques à l'oeuvre, symptôme de nouvelles stratifications sociales en formation et, finalement, des combats indissociablement liés à la formation de nouvelles échelles de la distinction ? Repérer les émergences chronologiques et sociales de ces nouvelles échelles est une autre tâche des historiens du changement social en général. Le pluriel s'impose tant ces représentations ne se construisent pas de manière linéaire, tant elles sont le reflet des négociations complexes que doit mener chaque individu, sachant qu'il est partagé entre les divers ensembles de relations auxquels il appartient et que chacun d'entre eux est susceptible de dynamiques différentes, voire concurrentes.

L'ensemble de ces questions ne renvoie donc pas seulement à des problèmes d'échelles d'analyse, de choix des paramètres, de reconstruction des hiérarchies de la distinction ; mais il s'adresse aussi aux documents à partir desquelles ces phénomènes nous deviennent accessibles, à la manière dont ils nous sont restitués. En effet, l'historien perçoit le monde social au travers de documents qui sont d'abord des textes, au sens large, des discours. Ceux que les divers agents sociaux produisent, soit en tant que groupe, soit en tant qu'individus, et qui sont constitués ensuite en fonds d'archives, en corpus répertoriés, -quelque soit leur support : papier ou bandes magnétiques- s'insèrent tous dans les enjeux quotidiens. C'est dire que ces représentations sur lesquelles nous travaillons sont investies de projets et de stratégies qui marquent les possibles descriptions qu'elles renferment des raisons qui ont donné lieu à leur production. Plus que des alliés dociles de la connaissance,

ils en sont aussi des acteurs. A partir de cette constatation, on peut se demander si les propriétés sociales des individus que l'historien construit ne sont pas elles-mêmes tributaires de la manière dont les documents qu'il utilise sont constitués. Ce qui est fondamental est peut-être alors de comprendre comment les documents sont produits et producteurs de relations sociales ?

Chacun des textes publiés ici, par le choix du point de vue et par celui des sources utilisées, permet de donner de la matière à ce questionnaire d'ensemble. Nous avons réuni les contributions selon trois grands ensembles, en fonction du type de mobilité à laquelle ils se sont plus particulièrement attachés et, à l'intérieur de ce cadre, l'ordre chronologique a été respecté.

Niklaus Röthlin s'attache à la transformation des élites urbaines suisses, entre XVIIe et XVIIIe siècles, en s'appuyant sur une étude de la ville de Bâle. A partir du XVIIe siècle, marchands, banquiers et fabricants détrônent progressivement les artisans qui avaient pris le gouvernement de la cité au siècle précédent. Toutefois, ces changements dans la composition des élites urbaines traduisent un autre phénomène : l'intégration progressive aux plus hauts niveaux de la cité de l'élite de la population étrangère, venue des pays limitrophes, d'Italie du Nord, de France ou de Savoie, qui a su utiliser à son profit les structures et les hiérarchies sociales en pleine mutation de la Suisse centrale.

La région de Zurich aux XVIIe et XVIIIe siècles permet à Ulrich Pfister, de retrouver les caractéristiques d'ensemble des systèmes de stratification sociale à l'époque moderne et de mettre en lumière l'importance de la mobilité structurelle descendante dans les sociétés de l'Europe ancienne (par opposition à la mobilité structurelle montante qui a caractérisé largement notre XXe siècle). Pour valider ce schéma et en établir les mécanismes, Ulrich Pfister va et vient entre l'analyse multifactorielle de différentes cohortes et le suivi longitudinal de familles choisies dans des structures et des contextes économiques et démographiques différents. Ces va-et-vient permettent d'analyser certains indices particulièrement pertinents dans ces processus : la structure de la famille, son statut professionnel, son mode de dévolution des biens et, en fonction des contextes économiques et démographiques, de suivre comment les familles pour lutter contre le déclassement -autant en milieu urbain que rural- réorganisent leurs stratégies et diversifient les activités familiales. La méthode qui fait dialoguer avec des histoires de vie un certain nombre d'indices statistiquement traités permet de moduler les catégories choisies, de faire émerger différents groupes selon les conjonctures et d'apprécier les évolutions plus ou moins divergentes des individus selon leur sexe et leur place dans la structure familiale. Enfin, ces décompositions fines permettent de voir progressivement émerger une nouvelle économie et des systèmes inédits de relations sociales. Deux idées largement répandues s'en trouvent alors bousculées : non seulement la société d'Ancien Régime n'est pas marquée par la fixité des statuts - elle le serait peut-être même moins que la société contemporaine - mais,

en outre, dans ces sociétés, les processus informels l'emportent largement dans les stratégies de conquête du statut social.

En revanche, ces grilles d'analyse ne fonctionnent pas pour l'Amérique coloniale où le statut social est fortement clivé selon l'appartenance ethnique. A ce constat d'ensemble, l'analyse que propose Jean-Paul Zuniga de la mobilité sociale dans le Chili colonial du XVIIe siècle apporte deux corrections importantes au rôle apparemment essentiel de la mobilité géographique dans la mobilité sociale puisque, au départ, les colons sont à la fois des migrants et des individus au sang « pur ». En effet, l'ascension sociale n'est pas la récompense obligée du voyage. Un indice, l'importance de la parenté, relativise le rôle joué par la mobilité spatiale dans l'accès au statut social. En effet, par delà la mobilité, le statut social de la famille d'origine du colon pèse lourd dans les chances de succès à l'arrivée, et l'armée n'offre pas à tous les promotions escomptées. L'importance de cet indice met en valeur des évolutions, semblables à celles repérées dans la Suisse faiblement nobiliaire, qui transforment les hiérarchies anciennes de la société coloniale : la réussite dans la marchandise permet l'entrée dans les élites au même titre que la noblesse. La spécificité des sociétés coloniales permet à Jean-Paul Zuniga d'interroger le rôle de la race dans les processus de mobilité et de montrer comment les stratégies des métis combinent une reconnaissance et une adoption des valeurs de l'élite -fondée sur la pureté du sang, et une utilisation à leur profit de ces dynamiques qui transforment les hiérarchies sociales traditionnelles.

Les trois contributions réunies plus précisément autour de la mobilité spatiale intéressent des terrains proches qui connaissent entre eux d'importants courants d'échange : le Haut-Dauphiné, le plateau Suisse et le Jura.

Certaines vallées alpines ont produit un type de migration original qui articule autour de l'ouverture de magasins et de dépôts de marchandises des mobilités diverses dans leur durée et leur amplitude. Ces réseaux marchands sont fortement structurés autour de liens de parenté et de crédit. Prenant appui sur ces organisations sociales, mon étude cherche à montrer que tant les sources produites dans la lutte entre migrants et sédentaires que les problématiques qui fragmentent l'étude des mouvements migratoires selon les lieux de départ ou d'accueil, ou selon les divers statuts sociaux, ne permettent pas de mettre en lumière et d'étudier ces organisations sociales qui se construisent dans la mobilité et dans l'indifférence aux échelles de valeur des lieux d'accueil. Finalement, l'impossibilité de saisir ces mouvements à partir des sources qui les donnent à voir est un bel exemple pour comprendre comment les documents d'archive véhiculent des représentations qui se donnent pour la réalité d'un groupe humain alors qu'elles sont, dans des luttes au présent, créatrices de fictions.

L'étude des foires au XVIIIe siècle permet à Anne Radeff de donner un tableau d'ensemble des hommes et des marchandises qui circulent à ces occasions dans le canton de Berne. Négociants et marchands, maquignons, merciers et colporteurs, domestiques et servantes en quête d'embauche et des paysans, bien sûr, se retrouvent lors de ces marchés. L'analyse des patentes, accordées à des merciers et à des colporteurs, montre comment

différents systèmes commerciaux coexistent qui mettent en jeu des acteurs différents venus de sites plus ou moins éloignés. Cette intense mobilité liée à un réseau d'échange périodique alors en pleine croissance et réorganisation au XVIIIe siècle -contrairement à l'image classique de son déclin- informe une intense mobilité locale, régionale et interrégionale. Par les transformations dans les systèmes d'échange qu'elle induit, elle travaille les hiérarchies sociales existantes et se révèle un puissant facteur dans la redistribution des statuts sociaux.

Dans le Jura tout proche, une autre économie se fonde sur la mobilité des hommes et des capitaux. Jean-Luc Mayaud montre comment ces jeux entre Suisse et Jura transforment au XIXe siècle l'industrialisation de la montagne jurassienne : ils accompagnent les reconversions des ateliers hydrauliques du XVIIIe siècle vers l'horlogerie et la lunetterie au XIXe siècle. Les transferts de technologie de la Suisse ont été portés par les liens tissés de chaque côté de la frontière, liens qui ont été autant de canaux, dans les deux sens, dans l'apprentissage des hommes, et les circuits de l'argent, largement fondés sur le crédit, ont cimenté ces relations. Cette double mobilité est à l'origine de la réussite sociale du patronat jurassien, tout comme elle est un facteur déterminant des transformations professionnelles.

Les mobilités spatiales qui concernent majoritairement les actifs pourraient laisser entendre que seule cette phase du cycle de vie est significativement concernée par les diverses formes de mobilité. Pourtant, la mobilité des retraités infirme ces conclusions. Les pays de l'enfance, ou des pays « rêvés » -lieux de villégiature- profitent de ces ultimes migrations. L'étude de Bruno Dumons et Gilles Pollet, conduite à partir de cohortes de retraités du début du siècle dans la région lyonnaise, atteste, malgré la diversité sociologique de ces retours, qu'ils ont eu une influence durable sur les pays qui les accueillent : non seulement démographiquement, en freinant la dépopulation des petits bourgs, économiquement, en maintenant les échanges, mais aussi culturellement en introduisant les pratiques jadis adoptées à la ville durant la vie active.

En un dessin, Plantu illustre le trait commun des études rassemblées dans la troisième partie. Deux scènes, intitulées hier et aujourd'hui. Hier. Sur le perron d'un pavillon de banlieue, une épouse, son caddie à la main, salue son mari avant d'aller faire ses commissions. Aujourd'hui. Le pavillon est cerné de grands ensembles et la femme est dessinée au retour des commissions, serrée contre son mari, terrorisée par trois adolescents. Les transformations de l'environnement ont apporté au couple, malgré l'immobilité de leur propre vie, une mobilité géographique autant qu'un déclassé social. Ces problèmes de fond, particulièrement visibles dans la société contemporaine, sont au centre des textes rassemblés autour de la mobilité professionnelle.

Celui de Christian Chevandier interroge les sources qui donnent la mobilité à voir. Il s'appuie sur des cas précis pris dans le monde des ateliers ferroviaires ainsi que sur quelques grandes séries comme les listes électorales ou les archives de l'état-civil pour montrer la pluralité des contextes qui informent les documents et leur donnent sens. La diversité des hiérarchies vécues se heurte ainsi non seulement aux échelles de distinction plu-

rielles qui traversent la société mais aussi à la manière dont l'histoire des acteurs sociaux investit les désignations. Les mots qui, disait René Char, en savent plus que nous, obligent l'historien à multiplier les sources, les points de vue et les méthodes pour reconstruire une histoire dont les documents ne livrent que des éclats.

L'anagraphe de Milan, recensement conçu au XIXe siècle avec la volonté d'enregistrer l'ensemble des changements de professions, est une source unique qui permet de suivre la population dans ses diverses mobilités spatiales et professionnelles. A partir d'elle, Olivier Faron entreprend une lecture croisée du social qui quantifie les comportements et confronte les trajectoires individuelles. La masse documentaire permet ainsi de s'attarder à des indices fins que les sources habituellement disponibles pour le XIXe siècle ont du mal à cerner comme mesurer les effets de l'âge sur les diverses échelles de mobilités repérables ou comme retrouver des cheminements, des logiques économiques et culturelles derrière des changements qui semblent le fruit du hasard tant les professions choisies, les itinéraires suivis sont disparates. Des lignes de force et des « irrégularités » régulières permettent alors de retrouver les mouvements majeurs qui ont façonné, dans un émiettement apparent, la ville contemporaine.

Le changement professionnel ne résulte pas de la seule volonté des travailleurs. L'entreprise qui les embauche, ou les laisse partir, est le partenaire actif et obligé de ces décisions. Les sources permettent rarement de tenir ensemble les fils de ces deux stratégies largement indépendantes mais intimement liées dans la mobilité professionnelle. L'analyse des différentes cohortes, si fructueuse dans les études contemporaines, appliquée à un terrain d'étude fort contrasté, puisque François Robert a choisi deux usines aux structures et aux politiques très différentes, permet, pour la première moitié du XXe siècle, de faire ressortir le jeu entre des comportements ouvriers, les politiques des entrepreneurs, les guerres et conjonctures économiques diverses sur les évolutions des flux de la main d'oeuvre. Les différents points de vue statistiques adoptés isolent alors, au sein d'un turn-over très rapide qui caractérise l'emploi ouvrier à cette époque, des tendances longues et des vitesses différentielles dans la durée de l'embauche selon les cohortes et les catégories de main-d'oeuvre.

Dans la diversité des questions posées, des terrains étudiés et des sources utilisées, les contributions rassemblées ici sont alors susceptibles d'une double lecture. A côté de celle du spécialiste qui choisit la période, la région ou le problème qui l'occupe plus particulièrement, il en est une autre qui envisage l'ensemble de l'ouvrage comme une recherche en cours, un dialogue entre des questions et des sources, entre des techniques d'enquêtes et des problématiques et, dans la comparaison, une bonne voie pour historiciser nos perceptions de la mobilité, cette réalité omniprésente des sociétés d'hier et d'aujourd'hui, choisie ou imposée, visible ou logée au coeur de l'immobile.

NOTES

1 - J. AFFICHARD, ed., *Pour une histoire de la statistique*, t. 2, Paris, INSEE, Economica, 1987. L. THEVENOT, « La politique des statistiques : les origines sociales des enquêtes de mobilité sociale », *Annales ESC*, 1990, p. 1275-1300. A. DESROSIERES, « How to Make Things Who Hold Together : Social Sciences, Statistics and the State », *Yearbook Sociology of the Sciences*, 1991.

2 - Sur ce concept, voir les travaux de Norbert ELIAS.

3 - T. K. HAREVEN « Cycle, Courses and Cohorts: Reflexions on Theoretical and Methodological Approches to the Historical Study of Family Development », *Journal of social history*, 12, 1, 1978, p. 97-107 propose une excellente synthèse à partir des œuvres majeures dans le domaine. J.L. PINOL, *Les mobilités de la grande ville*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 1991.

4 - P. BOURDIEU, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, ed. de Minuit, 1979.